

# Format Casier

*Journal Saussuractif*

2015



Comité de rédaction :

Catherine Fuchs

Isabelle Morand Boyer

Maquette et mise en page :

Jean-Bernard Roux

Dessins et photos :

Julie Fourel

Catherine Fuchs

Sarah Jossi

Calligrammes :

Julie Fourel

Elise Vonaesch

Couverture :

Julie Fourel

Pour écouter quelques textes lus par les élèves :

[http://collegedesaussure.ch/espace-pedagogique/espace-des-disciplines/  
FRANCAIS/camp-decriture/lectures-du-camp-decriture-2014/](http://collegedesaussure.ch/espace-pedagogique/espace-des-disciplines/FRANCAIS/camp-decriture/lectures-du-camp-decriture-2014/)

Préparation à la lecture : Cyril Kaiser

Montage et réalisation : Manuel Cohen, Isabelle Morand Boyer

**Paris**

**(D)écrire la vi(II)e**

---

Edito . . . . .	5
Matin d'automne . . . . .	8
<i>Une façade bleu électrique...</i> . . . . .	9
Au bord de la Seine . . . . .	10
La Seine et son enfant . . . . .	12
<i>À mesure qu'il marche...</i> . . . . .	14
<i>Sur ce chemin...</i> . . . . .	16
<i>Un homme marche...</i> . . . . .	17
<i>Le soleil brûle...</i> . . . . .	18
<i>La flamme de l'espérance...</i> . . . . .	19
La Venus de Milo . . . . .	22
Le retour de Marcus Sextus . . . . .	23
La Mendiante et Vénus . . . . .	24
Le coup de soleil . . . . .	25
La mer vue des hauteurs de Dieppe . . . . .	26
L'esclave mourant . . . . .	27
Portrait de Christine Boyer . . . . .	28
La Nymphe au scorpion . . . . .	29
Psyché ranimée par le baiser de l'Amour . . . . .	30
Raton . . . . .	31
Reine du Louvre, (Venus de Milo) . . . . .	32
Histoire d'un homme aperçu dans le métro . . . . .	34
<i>Que va-t-on bien pouvoir leur offrir...</i> . . . . .	36
<i>C'est une femme âgée...</i> . . . . .	37
<i>Où va-t-il ?</i> . . . . .	38
Rencontre à Paris . . . . .	39
Auteurs . . . . .	41

# Edito

*Catherine Fuchs*

Paris, "ville lumière", "ville de la romance", "cadre magique", "pôle intellectuel et littéraire", "ville de culture et des arts", voici quelques-uns des qualificatifs choisis par les futurs participants à cette semaine d'écriture dans la lettre de motivation qui leur avait été demandée en amont, l'automne dernier.

Difficile en effet de résister à l'aura de Paris, surtout pour nous qui sommes, quoi qu'on en dise, les éternels provinciaux de cette capitale qui reste un peu la nôtre, même si nous nous en défendons. Aller écrire à Paris, c'est comme prier à Rome, danser à New York, un retour aux sources, aux origines !

Nous avons accepté ces images certes convenues, - certains diraient des clichés – pari pour Paris, autant jouer le jeu. Nous n'avons pas visé l'originalité: les bords de la Seine, Notre-Dame, le Louvre, Montmartre, le Marais (où nous lo-

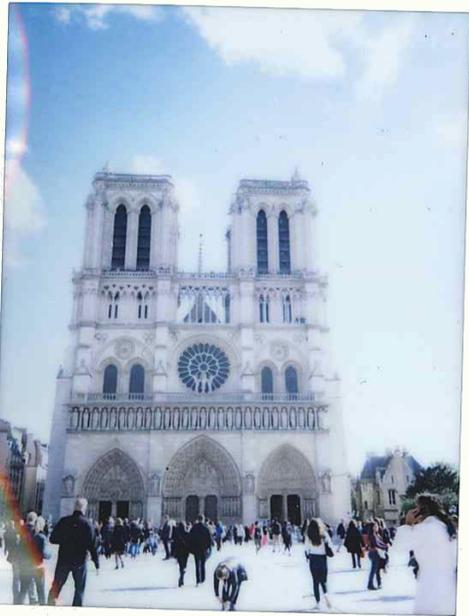
gions), nous étions au cœur de cette ville, au cœur de ces quartiers chantés, peints, décrits tant et tant de fois que nous avons tous l'impression de les connaître depuis toujours.

Et c'est là, en pleine carte postale, que nous avons tenté de tisser les fils d'une écriture personnelle, mêlant observations quotidiennes et décor grandiose, partant de l'infime, la fumée d'une cigarette, la couleur des chaussettes d'un passager de bus, pour gagner les hauteurs qui, à Paris, ne sont jamais bien loin, les tours de Notre-Dame, celles de la Défense, les chefs-d'oeuvre du Louvre...

La diversité des textes réunis dans ce petit recueil est le reflet de ces promenades inspirées et inlassables durant lesquelles chacun fut invité à répondre aux défis que lui lançaient les multiples facettes de cette ville que l'écriture ne cessera jamais de réinventer.

1<sup>er</sup> jour à Paris

Balade dans les rues



Notre-Dame  
de Paris

Petite librairie  
"Shakespeare and co"



**Dans les rues**

---

# Matin d'automne

*Caroline Vonlanthen*

Coule, coule la Seine  
Sous les ponts  
C'est le temps qui défile  
C'est nos espoirs qui filent  
Tout ce vert emporté  
Sous les ponts  
Emmené à jamais

Marche, marche la foule  
Sur les ponts  
Détaient les piétons  
Ils courent dans Paris  
Ils courent après la vie  
Sur les ponts  
Ils cherchent le paradis

Souffle, souffle le vent  
Contre les ponts  
Il fait danser les branches  
Il fait chanter les feuilles  
Coule la Seine  
Marche la foule  
Encore ivre de la veille  
C'est Paris qui s'éveille

# *Une façade bleu électrique...*

*Charlotte Garcia*

Une façade bleu électrique  
Un commerçant aux yeux bouffis  
La devanture d'une boulangerie  
Dans le flou d'une nuit magique  
Voilà comment Paris s'éveille  
bâillant doucement sous le soleil.

---

# Au bord de la Seine

*Inga Brynda*

La Seine paresseuse traverse la ville. La lumière se reflète et crée des étincelles à la surface de ses eaux. Trois arches surplombent le fleuve : le pont, avec son flux incessant de personnes et de véhicules. Plus loin, d'autres ponts se succèdent, tous différents, certains sur des piliers, d'autres avec des arches, certains verdâtres et d'autres grisés. Le long de la Seine, des immeubles, serrés les uns contre les autres, dissimulent la cathédrale qui n'est visible que par ses hauts clochers. Le ciel est bleu, parsemé seulement de quelques traînées de nuages. Le soleil et la lune se font face, tous deux visibles dans la clarté du jour.

Je regarde les autres, assis au bord de la Seine, en train d'écrire tout comme moi, et je me demande à quoi ils pensent. L'eau et le temps coulent lentement, paresseux dans la lumière du soleil. Les personnes sur le pont, elles, vont vite, trop vite. Je les regarde et je me demande à quoi elles pensent. Où vont-elles ? Dans les immeubles, derrière les fenêtres se cachent des vies, des familles, des personnes. Je ne les vois pas, mais je me demande à quoi elles pensent. Moi, je regarde le soleil et la lune dans le ciel bleu, amants et ennemis. La lune ne peut briller sans refléter le soleil, mais si celui-ci se rapproche trop, je sais que la lune se noiera dans sa lumière. Moi, je les regarde et je pense à toi.

Soleil qui m'éclaires, Soleil qui me fais briller,  
Soleil qui peux noircir, Soleil qui peux brûler !  
Rencontrons-nous en secret chaque soir,  
Après la lumière, mais avant le noir,  
Sans jamais pouvoir nous toucher.  
Quand tu m'illuminés, je renvoie ta lumière,  
Mais je pâlis dans ton ciel clair  
Car tu ne connais pas ma face cachée  
Et j'ai peur, peur de tomber  
Dans tes bras et dans tes flammes  
Oui j'ai peur, peur de brûler.  
Chaque cycle que tu entames  
Ne fait qu'approfondir ma crainte :  
Si je te montre mon côté sombre  
Où je me perds dans la pénombre,  
Je trouverai la mort dans ton étreinte.  
Feu dans mon âme, feu dans mon sang,  
Brûlure mortelle d'un amour ardent.

---

# La Seine et son enfant

*Luca Laetsch*

Tandis que la Seine étreint tendrement son enfant de ses bras, je me dirige à pas feutrés par les chemins de pierre, sous les regards froids et indifférents des lampadaires, ces doux rêveurs guettant la dernière faiblesse du jour. À la nuit tombée ils rejoignent la lune pour guider les voyageurs de la nuit, amoureux des lucioles, ces architectes de nos passions nocturnes qui illuminent murs, magasins, bâtiments et font resplendir la tour Eiffel, symbole de Paris se voulant ambassadrice de la romance.

Arrivé près de l'Île, je me perds dans les plis de sa couverture. Tout ici me rapproche et en même temps m'éloigne de la réalité. Tout ici m'est à la fois inconnu et familier, me ramenant au temps où Marie et moi parcourions ces ruelles, le cœur plein d'espoir en l'avenir, quand la vie ne se résumait qu'à un champ de coquelicots rouges, où l'amour nous souriait et s'étendait à perte de vue ; mais aujourd'hui, notre champ n'est plus.

C'est un véritable dédale qui s'offre à moi, quand je crois voir une par-

celle de mur, le bout d'une ruelle, ce n'est qu'une pièce de tissu, qu'un repli d'étoffe. Enfin sorti de mes tourments je m'allonge sur un banc de pierre, l'enfant laisse la lumière filtrer à travers ses cheveux pour réchauffer encore un peu mon vieux corps de la douce chaleur du soleil. À mesure qu'un nuage blanc passe au-dessus de ma tête mes yeux lentement se referment, les cheveux redeviennent des arbres, la chaleur s'estompe, un chien se rapproche de ma main et vient y coller sa truffe, je ne ressens déjà plus sa froideur. Doucement le monde se referme sur moi, le noir devient le refuge de mon regard. De mon dernier souffle, je l'appelle. Saint-Louis fit naître mon unique et dernier amour et c'est dans les bras de la Seine que doucement mon être se recroqueville et rejoint celui de ma bien-aimée.

Enfin sorti de mes tourments, je me couche à l'ombre de ses cheveux, c'est la fin du cauchemar, une feuille tombe sur mon cœur, ma main court sur le sol, sa froideur sera bientôt mienne.



---

# À mesure qu'il marche...

*Cédric Schneeberger*

À mesure qu'il marche, le vent enfile autour de lui et les feuilles mortes humides collent à ses semelles. C'est une matinée d'octobre qui s'ouvre sur Paris. L'épaisseur de l'air tient captifs les fragments de glace apportés par la nuit. La ville est couverte par un dôme de nuages d'apparence floconneuse. Il aime le ciel quand il est lourd comme aujourd'hui.

S'il lève le visage, les tours de Notre-Dame arrêtent son regard. Leur énormité empêche la ville de les contenir tout à fait. Il s'assied sur un banc mais il n'arrive pas tout de suite à rouvrir les yeux, un certain temps passe avant que sa curiosité ne l'emporte sur sa raison.

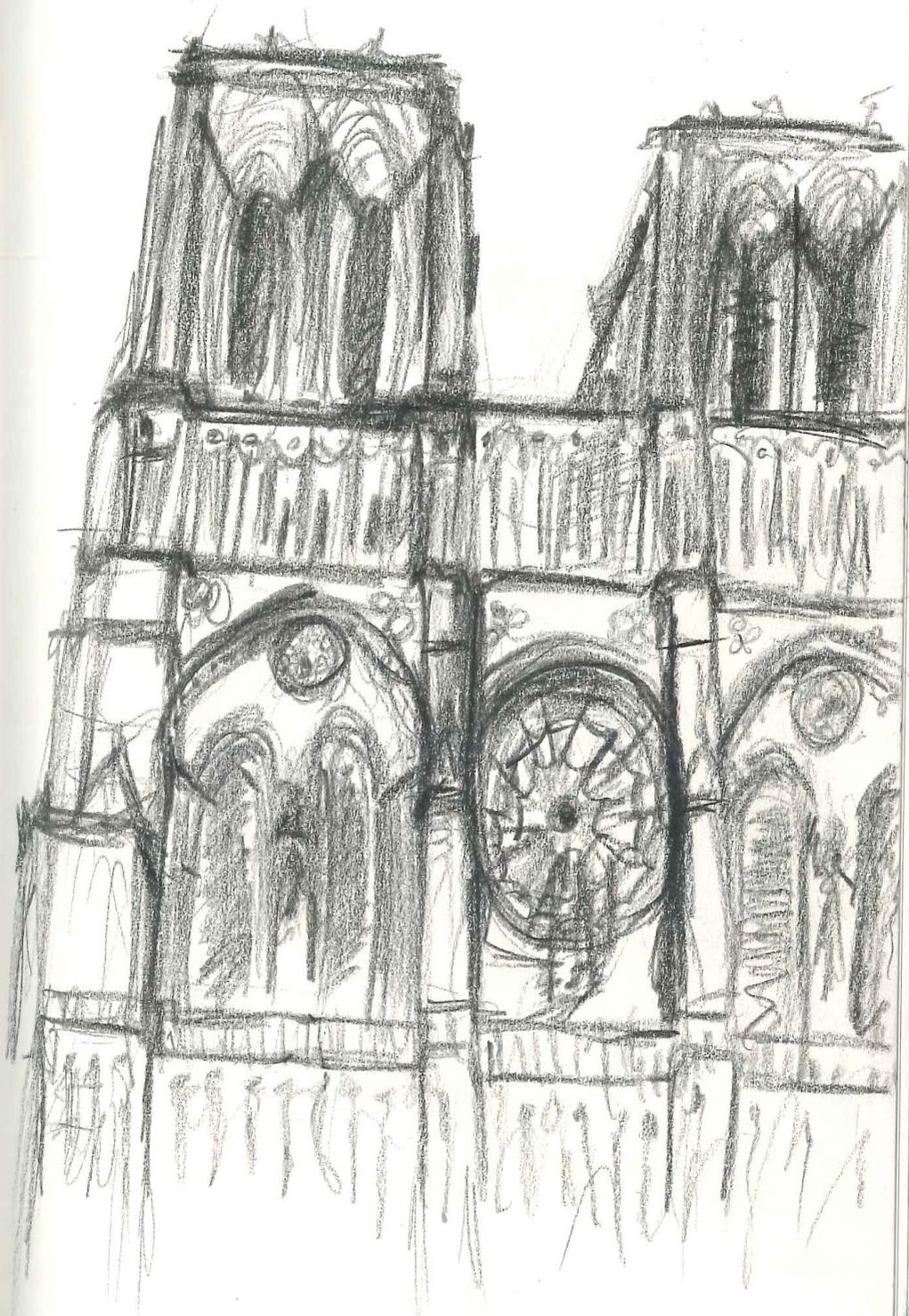
Les façades des immeubles où s'ouvrent les fenêtres des chambres de bonne se déclinent en mille

teintes imparfaites de gris et les garde-fous se découpent presque trop dans la grisaille silencieuse du matin. Ses yeux se perdent quelque part sur le reflet du ciel dans la Seine. Des résidus de nuages y flottent. Au passage d'un mégot, l'image se plisse à peine avant de recouvrer son aspect lisse, sans aspérités. Les ombres claires englobent les terrasses d'un café.

Quand lui vient l'idée de pencher la tête d'un côté, il voit l'éclat sombre d'un pont accroché au-dessus du fleuve.

L'instant reste figé dans son incomplétude, poignée de cendres lâchée dans l'air.

L'instant à son éclosion n'est que poussière du jour.



---

# *Sur ce chemin...*

*Elise Vonaesch*

Sur ce chemin qui longe la Seine, j'attends.  
Un signe ? Quelqu'un ? Je n'en sais rien.  
Je suis prisonnière de la solitude, j'attends.  
Là-bas, sur le pont que l'on appelle « Marie »,  
Apparaissent deux jeunes amoureux.  
Ils se promènent en se tenant la main,  
Entre la Seine et les lampadaires.  
Je vois le sourire de la femme et  
Dans le reflet du fleuve, surgit un souvenir.  
Le soleil se couche, moi je reste.  
Comme toi, la lumière m'abandonne.  
Peut-être tu me vois,  
Peut-être tu me devines.  
Tu n'es plus, mais Notre-Dame me rappelle,  
Que tu demeures auprès de Dieu.

# *Un homme marche...*

*Julie Fourel*

Un homme marche cigarette à la bouche, il semble vouloir oublier. Il recrache un nuage blanc et dense. La fumée se répand progressivement. Le nuage longe le côté sombre, vient s'infiltrer dans les longues fissures qui traversent le mur délavé. Puis la fumée chute et se retrouve sur les pavés froids, usés. Elle vient essayer de réveiller les mégots éteints qui jonchent le sol par milliers. Le nuage continue, il va envahir la gouttière rouillée qui semble grimper sans jamais s'arrêter. La fumée parvient aux volets fermés. Elle s'infiltré par les fentes et disparaît dans une pièce noire et inhabitée. L'homme relâche une deuxième bouffée, cette fois la fumée se dirige vers la lumière, elle vient se frotter contre une paroi chaude, zigzaguant entre les ombres des branches qui dansent. Celles-

ci me tendent la main, elles m'attirent. La fumée tombe lourdement sur le sol, le sol brillant, rempli de petits diamants qui pétillent dans mes yeux. Le nuage vient soulever doucement les feuilles dorées, caresser les plumes d'un pigeon affamé. Puis il se retrouve nez à nez avec un arbre majestueux qui surplombe la rue. L'arbre est sage, attentif au passage de chaque visage. La fumée grimpe, excitée, elle virevolte autour de toutes les feuilles agitées par le vent. Elle monte toujours plus haut dans les arbres, dans le ciel, elle se dissipe et disparaît peu à peu. Un fil argenté traverse cette rue, il l'unifie. L'odeur du tabac est toujours là, l'odeur de Paris qui vient consoler les cœurs blessés et usés des hommes qui veulent oublier.

---

# *Le soleil brûle...*

*Félix Genecand*

Le soleil brûle mon visage.

Assis devant la Seine, j'aime regarder Notre-Dame.

A ma droite, sur un banc aux formes étranges, une femme lit un livre.

De l'écume et des vagues après le passage d'un bateau.

Un reste de lune dans le ciel bleu.

# *La flamme de l'espérance...*

*Johann Pignat*

La flamme de l'espérance ne brûle plus  
En cet homme qui semble avoir tout perdu.  
Il cherche quelque charité auprès des passants.  
Sur les marches de l'église, vêtu de hardes,  
Son visage triste déjà s'effaçant,  
On l'ignore, on file, nul ne s'attarde.  
C'est alors qu'un homme s'arrête,  
De son manteau sort une cigarette.  
La flamme embrase leurs Parisiennes  
Et déjà la fumée adoucit sa peine.  
Puis l'homme, sans mot dire, poursuit son chemin  
Sans prétention d'avoir atténué le chagrin.  
Le miséreux laisse l'homme partir, reconnaissant  
Qu'il ne l'ait pas dépassé sans même le regarder.  
L'étincelle du briquet ravive à présent  
Cet espoir nécessaire qu'il n'avait su garder.



**Au Louvre**

---

# La Venus de Milo

*Caroline Vonlanthen*

Déesse de beauté  
Reine de perfection  
Ô Vénus, Dieu que tu es belle  
Tu as perdu tes bras  
Et tu me fais perdre raison  
Figé à l'horizon  
Ton regard est si froid  
Il me fait brûler tout entier  
Ta peau de marbre est si blanche  
Léger voile sur les hanches  
Ton buste demeure nu  
Ô Vénus, Dieu que tu es belle  
Poitrine rebondie, cheveux noués  
Tant pis si tes bras sont perdus  
Je te donnerai les miens, s'il le faut  
Je te donnerai ma vie, s'il le faut  
Ma reine, mon amour, mon tout  
Tu me rends fou.

# Le retour de Marcus Sextus

*Sarah Jossi*

La gravité de cette heure :  
C'est avec regrets et douleur,  
Que dans cette chambre sombre,  
Se tiennent deux ombres.  
Toutes deux meurtries,  
Car l'âme est déjà partie.  
Il est dos à ce corps blanc,  
Ce pauvre et esseulé amant,  
Se torturant, repensant,  
À l'être si charmant,  
Que durant tant d'années, il a chéri.  
Il n'aurait oncques pensé,  
Qu'un jour en rentrant,  
Serait sur son lit, sa femme expirée.  
Et la voilà, gisant devant lui, sans vie.

D'après Pierre Narcisse Guérin

---

# La Mendiante et Vénus

*Julie Fourel*

Femme de classe      Aux traits figés  
Femme de glace      A l'âme étouffée  
Aux yeux vides      Femme appauvrie  
Au corps rigide      Femme de la vie

Femme de classe      Au regard austère  
Femme de glace      Au corps découvert  
Au cœur gelé      Femme appauvrie  
Aux mains crispées      Femme de la vie  
Femme de classe      Au cœur blessé  
Femme de glace      Aux mains usées

Femme appauvrie  
Femme de la vie  
Femme au visage marqué  
Femme pourtant à l'âme libérée

D'après Delacroix et une statue romaine trouvée en Arles

(A lire verticalement et horizontalement)

# Le coup de soleil

*Félix Genecand*

Le dur soleil d'été  
Caché par un nuage  
Un homme traverse le pont

D'après Van Ruysdael

---

# La mer vue des hauteurs de Dieppe

*Charlotte Garcia*

La lune douceur exquise écouta l'enfant parler,  
Celui-ci murmura à la Reine sa plus belle métaphore  
Mais elle n'en fut nullement impressionnée.  
Alors le jeune enfant se mit à versifier,  
Et lui chanta d'un ton bleu son plus bel oxymore.  
À ses mots la blanche lune versa bien sûr une larme ;  
"Dans le vaste univers on est bien solitaire,  
Lorsqu'on ne voit les autres qu'à des années-lumière."

D'après Delacroix

# L'esclave mourant

*Lisa Laurent*

Douleur, souffrance, abandonner l'espoir,  
Rien n'est pire que de ne rien pouvoir.  
Dans l'attente d'un futur perdu,  
Pourquoi tant d'attente à mon âme éperdue ?

D'après Michel-Ange

---

# Portrait de Christine Boyer

*Cédric Schneeberger*

Fleur devant l'éternel, aux épines hargneuses  
Tu périras face aux premiers jours de l'hiver  
Tes yeux sont pleins de pleurs, tu respirez la mort  
Beauté fugace et vaporeuse d'une femme  
Trop tôt éclore, déjà fanée, meurt au loin

D'après Antoine-Jean Gros

# La Nymphé au scorpion

*Cédric Schneeberger*

Scorpions rampant dans la nuit et rongéant les chairs  
En son sommeil troublé, elle n'ose guère bouger  
Souvenir ardent de la nuit des deux amants  
La précieuse enfant depuis bien longtemps perdue.

D'après Lorenzo Bartolini

---

# Psyché ranimée par le baiser de l'Amour

*Juliette Ruf*

Premier étage du musée du Louvre, dans la salle, de nombreuses statues de la Grèce antique. Parmi ces œuvres, *Psyché ranimée par le baiser de l'Amour*. Devant la sculpture de Canova se tient une jeune fille. Elle observe la scène avec envie et mélancolie ; elle pense à son bien-aimé qui est là et qui hante ses nuits et ses jours. Lui se tient plus loin, distant. Cupidon observe, son regard désapprouve. Il doit agir sinon les deux passeront l'un à côté de l'autre sans se voir. Subrepticement, au moment où la jeune fille détourne les yeux en direction de son Roméo, Cupidon décoche deux flèches, une pour chacun, et aussi rapide que l'éclair, il

retourne dans sa posture éternelle. Il est heureux, satisfait et confiant. La chaleur et l'amour envahissent les deux adolescents. Leur cœur se mettent à battre très fort, leurs regards se croisent, intenses. À cet instant, le temps s'arrête. Ils se rapprochent l'un de l'autre, les secondes leur semblent des heures. La main du garçon se lève hésitante vers le visage doux de la jeune fille. Elle s'approche de son oreille et lui chuchote quelque chose. Il l'embrasse tendrement. Sur le visage de pierre, un sourire se dessine.

D'après Canova

# Raton

*Tiago Duarte Carvalho*

Un rat appartenant au clan des « Bêtes noires » vivait dans les égouts de Paris. Deux rats dirigeaient le clan, le chaman et le chef. Notre rat se nommait Raton, son mode de vie l'ennuyait, il voulait aller plus loin qu'errer dans des égouts sombres et humides, il voulait découvrir le monde.

Les chefs, ayant remarqué son changement, le chassèrent car ils présentaient comme une menace pour la vie du clan. Raton n'y pouvant rien, accepta la sentence. Personne ne partageait sa vision du monde, il fut donc le seul à quitter le clan.

Raton, ne connaissant que son égout maternel, fut perdu. Ce monde extérieur ne lui plaisait pas mais un beau jour, il sortit son museau au Louvre.

Tout en faisant attention aux humains, il y vécut des années et durant tout ce temps, il apprit à lire et à comprendre le français, mais son plus grand savoir fut la culture.

Un jour en étudiant, il réalisa que ses frères étaient dirigés par des tyrans. Il quitta sa nouvelle demeure pour rejoindre les siens afin de les aider, mais il se rendit bien compte qu'ils n'étaient pas assez évolués pour comprendre qu'ils étaient des esclaves. Les projets de Raton se firent savoir et il fut condamné à être exécuté en public. Raton mourut, mais ses idées restèrent vivantes. Son exécution poussa certains à quitter le clan pour mieux comprendre ce paradis que Raton appelait le Louvre.

---

# Reine du Louvre, (Venus de Milo)

*Inga Brynda*

Toutes ces personnes autour de moi  
Reine du Louvre, reine de Paris  
Regard vide, mais plein de vie  
Je les vois.  
Leurs yeux dévorent mon corps  
Chaque courbe, chaque repli  
Figé à jamais dans mon habit  
Ils m'adorent.  
Ils regardent mais ne voient pas  
Cachée derrière mon esquisse de sourire  
L'omniprésence d'une envie de mourir  
Le trépas.  
Impossible, pourtant, car je ne vis pas  
Eternelle prisonnière de ce corps si froid  
Qu'est-ce qu'une reine sans son roi  
Qui l'aimera ?  
Ils me désirent sans me toucher :  
Cette chaleur humaine qui pourrait me sauver  
Briser le marbre, me libérer  
J'en ai rêvé.  
Mais peu à peu, les derniers s'en vont  
Lorsque le jour fait place au soir  
Je demeure seule, blanche dans le noir  
L'abandon.  
Tous ces fantômes autour de moi  
Reine du Louvre, reine de Paris  
Regard vide, vide de vie  
Je les vois.

## En bus, en métro

---

# Histoire d'un homme aperçu dans le métro

Charlotte Garcia

Si le ciel devait un jour s'affaïsser, alors il aurait cette couleur, cette teinte, cette nuance. Le pigment particulier qui ferait frémir nos échine délavées sous une lueur pesante et immuable. Un ciel tyrannique aux reflets anthracite, un sourire désabusé, un regard cynique qui effacerait les derniers hommes de la terre comme on balaye les cendres d'un feu consumé.

C'est ici que notre personnage fut interrompu dans ses lyriques divagations.

En effet, le confortable voyage en transports publics qu'il avait coutume de faire s'arrêtait ici, à l'arrêt Robert Debré. C'est lorsqu'il sortait

du murmure constant du métro que sa solitude lui pesait le plus. Dans le silence, il n'avait pour seule présence humaine que sa propre personne. Ni remords nostalgiques ou regrets mélancoliques, il n'avait dans son esprit que la constance imminente et permanente de sa solitude.

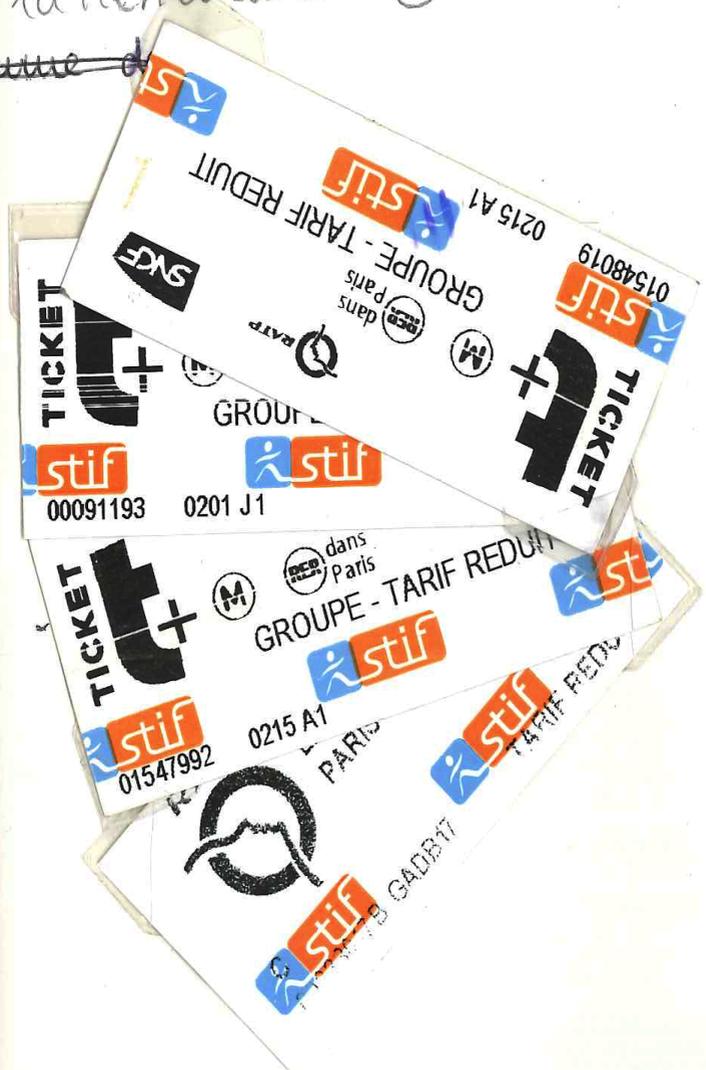
Il avait une vie sobre, pauvre, sans péripéties d'aucunes sortes. Il n'y eut pour lui aucun jour plus spécial qu'un autre, pas de *love at first sight*, pas de rencontre du troisième type, pas même de tentative de suicide désespéré.

Non, rien de cela, il vivait voilà tout. Il vivait comme nous vivons tous, en attendant la mort.

femme apparaît  
femme de la vie  
à l'âme libérée  
pourtant l'âme libre

la tendante ⊕ statue

~~femme de~~



Julie

---

# *Que va-t-on bien pouvoir leur offrir...*

*Johann Pignat*

« Que va-t-on bien pouvoir leur offrir pour Noël cette année ? » demanda Charles à sa femme Marie-Louise, en feuilletant le catalogue d'un grand magasin de jouets. Il parlait d'une voix claire avec un ton encore bien vif pour son âge avancé. « L'âge, ce n'est qu'un nombre ! » rétorquait-il lorsqu'on s'étonnait de son corps et de son esprit qui paraissaient si jeunes encore.

Charles avait une femme, deux sœurs, trois enfants, quatre neveux et cinq petits-enfants. « Quand vas-tu enfin prendre ta retraite ? Profite un peu de ne plus travailler ! » lui disait-on souvent. Mais Charles aimait son boulot. Il l'aimait presque autant qu'il aimait sa famille. Il ne l'aurait quitté pour rien au monde.

Charles se maintenait en forme ; il faisait du sport. Mais rien n'y fait lorsque le temps vous inflige les rides comme les cernes des arbres ou que l'hiver s'invite dans vos cheveux.

Ce jour-là, Charles était assis aux côtés de sa femme dans le bus. Il ne s'était jamais préoccupé de sa tenue, mais cela ne l'empêchait pas de dégager une élégance naturelle. Il portait une veste de pluie verte, du même vert que celui du siège sur lequel il était assis. Il avait passé la journée à peindre et ses pantalons noirs tachés en portaient la preuve colorée. Ses chaussettes de marque étaient la seule fantaisie qu'il se permettait dans sa tenue. Il les collectionnait : de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Il en avait des kilos dans ses tiroirs. Ses chaussures, en revanche, étaient tout à fait simples : chaussures de ville brunes, achetées, comme toutes ses paires précédentes, au magasin juste à côté de chez lui.

Charles aimait sa vie : Charles aimait ses petites habitudes ; Charles ne les aurait changées pour rien au monde.

# *C'est une femme âgée...*

*Elise Vonaesch*

C'est une femme âgée, d'environ quatre-vingts ans. Elle a le visage fermé, elle regarde par la fenêtre et se souvient d'avant, malgré l'animation du bus qui gêne ces si rares souvenirs ; cela commence lorsqu'elle était petite fille, lorsqu'elle était heureuse et insouciante. C'était une belle époque, et elle habitait déjà à Paris, mais avec sa mère, son père et ses deux frères. Elle était l'aînée et ce rôle lui plaisait, puisqu'elle le tenait très bien. C'était une famille assez modeste, mais tout ce qu'elle avait, tout son amour, elle le lui donnait.

Nous sommes le 14 octobre 2014 ; elle se rend au cimetière, sur la tombe de ces gens-là. Elle est la dernière de cette famille. A chaque fois qu'elle y va, elle se demande quand elle les rejoindra, quand ce sera la dernière fois. Pourtant, elle n'a pas envie de les revoir, pas maintenant ; elle ne leur a pas encore pardonné. Y parviendra-t-elle un jour ? Elle l'espère. La suite de ses souvenirs lui fait revenir les larmes aux yeux et elle prend les médicaments que le psychiatre lui a donnés l'heure d'avant. Elle pense à ses sept ans ; c'était la

guerre en ce temps-là. Paris en a souffert ; elle a le sentiment d'être la seule à se la rappeler, la seule à l'avoir vécue...

C'est au souvenir de ses dix ans, à la fin de la guerre, qu'elle se met à pleurer. Ses parents n'avaient plus rien ; leur boutique avait été bombardée. Ils l'avaient alors confiée à son oncle et à sa tante, qui n'avaient pas d'enfants, pour qu'ils s'occupent d'elle. Elle l'avait vécu comme un abandon.

C'est trop difficile, elle ne peut pas aller voir leur tombe maintenant. Elle descend du bus, prévoyant de faire demi-tour. C'est triste, mais elle ne peut pas les regretter et n'ose pas être hypocrite devant Dieu. Elle préfère éviter, peut-être oublier. Oublier ses parents qui ne l'avaient été que dix années pour elle et davantage pour ses frères.

Mais ce qu'elle ne sait pas, ce qu'elle ne saura jamais, c'est qu'ils l'avaient placée chez sa tante afin qu'elle soit heureuse et qu'elle ne manque de rien. S'ils avaient agi ainsi, c'est seulement parce qu'ils la préféraient.

---

# Où va-t-il ?

*Lisa Laurent*

Où va-t-il ? Que fait-il ? A quoi pense-t-il ? Il est là, debout, attendant le bus. Il n'est pas impatient. Il n'est pas heureux, il n'est pas triste, il est, tout simplement. Une casquette bleue cache en partie son visage. Sur ses épaules, un pull bleu aussi, fait ressortir la couleur noire de sa peau. Lorsqu'un sourire se dessine sur son visage, des dents d'un blanc éclatant apparaissent. Où va-t-il ? Son regard vide malgré le noir profond de son iris se tourne vers l'horizon. Il regarde sans voir, il voit sans regarder. A quoi pense-t-il ? Il monte nonchalamment les marches pour entrer dans le bus. La musique hypnotisante qu'il a dans les oreilles le conforte

dans son calme et il tourne la tête vers la fenêtre. Il voit la ville défiler devant ses yeux. Les couleurs se succèdent les unes après les autres. Il est ébloui par la lumière sombre du soleil couchant. Ses pensées vagabondent au rythme des arrêts. Vagabondent puis s'arrêtent, s'arrêtent sur cette fille qui a retenu toute son attention. Il ne pense plus à rien d'autre. Il ne voit plus personne à part elle. Il imagine... Où va-t-elle ? Que fait-elle ? A quoi pense-t-elle ? Elle est là, debout. Toute de rouge vêtue. Elle n'est pas heureuse, elle n'est pas triste, elle est, tout simplement.

# Rencontre à Paris

Audrey Alder

Je me promène le long de la Seine sous un ciel argenté. Mes jambes sont engourdies, ça fait plus d'une heure que je marche sans m'arrêter. Mais je veux continuer, j'ai encore tant de choses à découvrir. Paris ne m'a pas encore dévoilé tous ses secrets.

Les lampadaires me tournent le dos mais c'est pour mieux me montrer la direction dans laquelle je dois regarder. Ils pointent la Seine, calme, qui navigue avec sérénité. Et cela me fait étrangement penser à toi. A toi qui es resté dans notre petite ville, toi qui as préféré ne pas partir. C'est en prenant de la distance que je me rends compte à quel point tu me manques.

Un cycliste vient de me dépasser par la gauche. Le casque qu'il porte me renvoie encore une fois à toi. C'est le même que celui que tu avais lors de notre première sortie ensemble et c'est aussi celui que j'espère voir chaque matin sur le chemin que je prends. Une goutte de pluie tombe sur ma joue. Elle me rappelle les larmes qui ont coulé à cause de toi. Et même si tu m'as fait mal, je conti-

nue à t'aimer et à penser à toi.

La pluie perle le ciel. J'accélère le pas pour rejoindre un abri quand soudain la pluie semble s'être arrêtée comme par magie. Je lève la tête et vois une toile blanche. Un parapluie. Un jeune homme me sourit au moment où mes yeux croisent les siens. Ils sont d'un noir éclatant. Il commence à me parler. Je lui réponds poliment et petit à petit on commence à discuter tout en marchant. Le temps est comme suspendu. Le monde autour de moi ne bouge plus, il n'y a que sous le parapluie que la vie suit son cours. Je veux rester encore une minute, une heure aux côtés de cet inconnu qui devient de plus en plus familier au fil de notre conversation. On rigole, on se taquine, comme si on se connaissait par cœur l'un et l'autre.

On arrive alors devant la Tour Eiffel. On s'arrête et on contemple un moment ce monument. C'est alors que je sens sa main prendre la mienne. Elle est chaude et douce. Je le laisse faire. Et pour la première fois, j'oublie de penser à toi.

veut désespérément attendre le paradis

# LA DÉFENSE

elle nous ennuie  
elle nous ennuie  
elle nous ennuie  
elle nous ennuie

Cherche une nouvelle  
définition de beau

le gris grandit le béton en valeur

troujours plus haut.  
Ils ont pas ées les  
maisons? Où est donc

Où sommes nous?

*(Handwritten scribble)*

---

# Auteurs

Audrey Alder

Inga Brynda

Tiago Duarte Carvalho

Julie Fourel

Charlotte Garcia

Félix Genecand

Sarah Jossi

Luca Laetsch

Lisa Laurent

Johann Pignat

Juliette Ruf

Cédric Schneeberger

Elise Vonaesch

Caroline Vonlanthen

Illustre chef d'œuvre de la France  
L'Arc rivalise avec la Défense  
Plus triomphant de majesté

Il est au bout des Champs-Élysées

Admiré <sup>les heures</sup> Contemplé

Connu <sup>même</sup> Etendu

Considéré <sup>notres</sup> Apprécié

Grand Géant

Zieuté Elevé

Construit A Paris

Il porte L'histoire

**© Collège de Saussure  
2015**

